

L'Æilleton

N°3

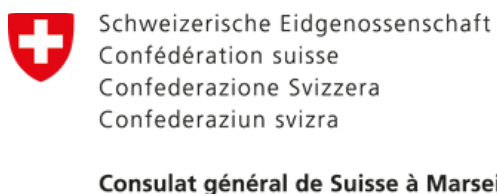
L3 Lettres



Institut National
Universitaire
Champollion



SPONSORS DU FESTIVAL



SOMMAIRE

Edito.....	4
Article sur la masterclass d'André Labbouz.....	5-6
Reprises.....	7
• <i>Les Rêveurs</i>	8
• <i>La Fonte des glaces</i>	9-10
Films hors-compétition.....	11
• <i>Planètes</i>	12
• <i>Écrire la vie : Annie Ernaux racontée par les lycéennes et les lycéens</i>	13-14
• <i>Promis le ciel</i>	15
• <i>Animal Totem</i>	16-17
Le saviez-vous ?.....	18
La programmation d'aujourd'hui.....	19



EDITO



Chers lecteurs, chères lectrices,

Après avoir affûté notre œil, il est temps de le laisser vaciller. Car un regard trop sûr de lui devient vite aveugle. Le doute, lui, ouvre des brèches : il interrompt le flux des certitudes, il oblige à ralentir, à regarder deux fois et à se méfier des raccourcis.

Ce troisième numéro est celui du tremblement. L'Œilleton hésite, il se demande si ce qu'il voit est bien ce qu'il croit. Et c'est tant mieux. Le doute n'est pas une faiblesse, c'est une force : il empêche les évidences de se figer, et il nous rappelle que le monde est plus complexe qu'il n'y paraît.

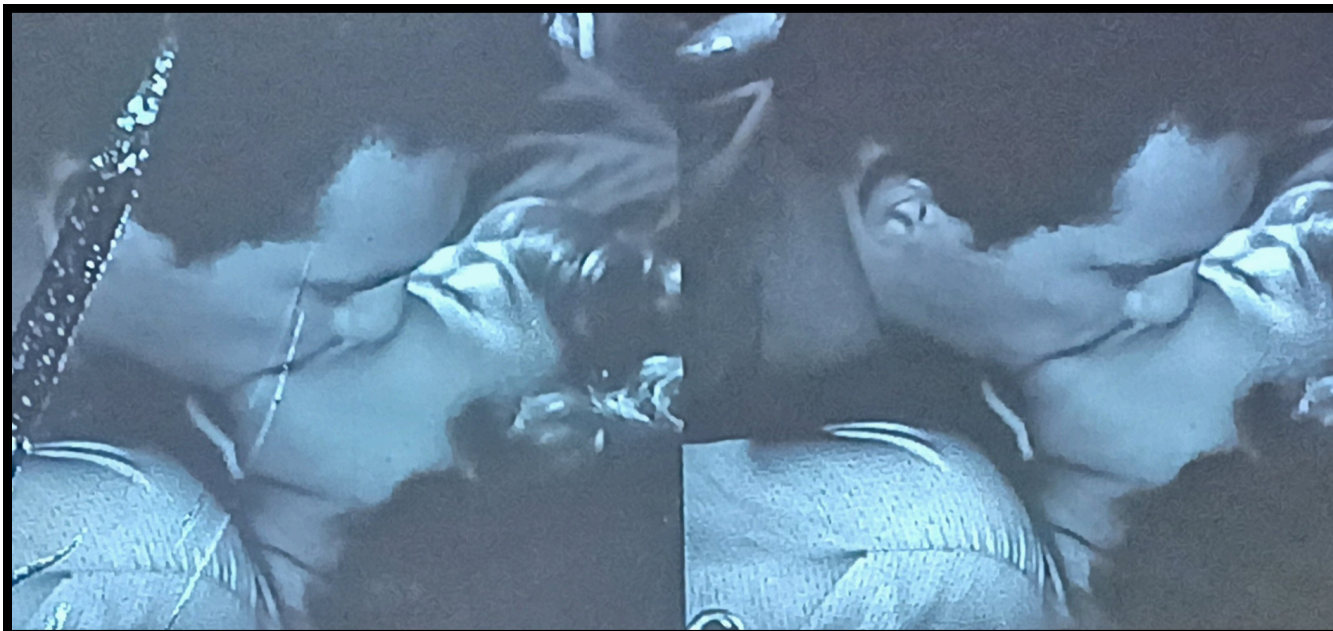
Les textes que vous trouverez ici ne cherchent pas à rassurer. Ils questionnent, déplacent, bousculent... Ils vous invitent à accepter ce léger vertige, à lire sans filet, à vous laisser surprendre. Et si vous sortez de ces pages avec plus de questions que de réponses, alors l'Œilleton aura rempli sa mission.

Dans ce numéro, le tremblement se prolonge jusque dans nos rubriques : les critiques, loin d'ériger des verdicts définitifs, ouvrent des pistes, des lectures plurielles qui laissent place à l'hésitation et à la surprise. Dans un monde aussi précis et contrôlé que le cinéma, le chaos est le bienvenu. Et, en un sens, le chaos ne serait-il pas l'ultime forme de contrôle ?

Quant à l'article de la masterclass, il vous convie à entrer dans l'atelier du doute : là où l'on apprend autant en questionnant qu'en affirmant, et où chaque geste se fait expérience. Laissez-vous guider par cette curiosité vacillante : elle est le fil rouge de ces pages, et peut-être la plus belle des invitations.

Car le doute est une manière de voir autrement : il est ce petit grain de sable qui enraye la machine des certitudes, ce clignement d'œil qui change la perspective. Bienvenue dans ce troisième pas. Que le regard vacille, et qu'il apprenne à aimer l'incertitude.

Elwynn



Un festival poignant et éducatif

Réfugiée au chaud, dans un siège orange dans l'auditorium du musée Toulouse-Lautrec, j'observe la salle se remplir peu à peu. Dirigée par André Labbouz, président de l'association française la Commission Supérieure Technique de l'Image et du Son, la masterclass Comment restaurer un film ? va bientôt commencer. Les chuchotements se calment, la lumière baisse, et un micro s'allume. Les explications de termes techniques fusent, les questions ponctuent la présentation, et peu à peu, je commence à comprendre le processus de restauration. J'apprends que l'histoire du cinéma est marquée par le passage du trente-cinq millimètre au numérique. Ce passage est source de passion pour Labbouz, qui a dédié sa carrière entière à la restauration des films anciens.

D'après Labbouz, ces films, conservés dans des bobines, n'étaient pas toujours stockés dans les meilleures conditions : en effet, les producteurs des années 70 ne voulaient pas payer pour la préservation délicate des bobines et les films qu'elles contenaient. Souvent, ceux-ci étaient rongés par le temps, brûlés ou tâchés de poussière, ce qui impactait leur projections. En effet, les films doivent être conservés dans des salles à 3 ou 4 degrés, salles qui ne doivent pas être occupées par la chaleur humaine pendant plus de dix minutes. Cette contrainte exige alors une maîtrise du temps et une passion, dictée par la patience des professionnels.

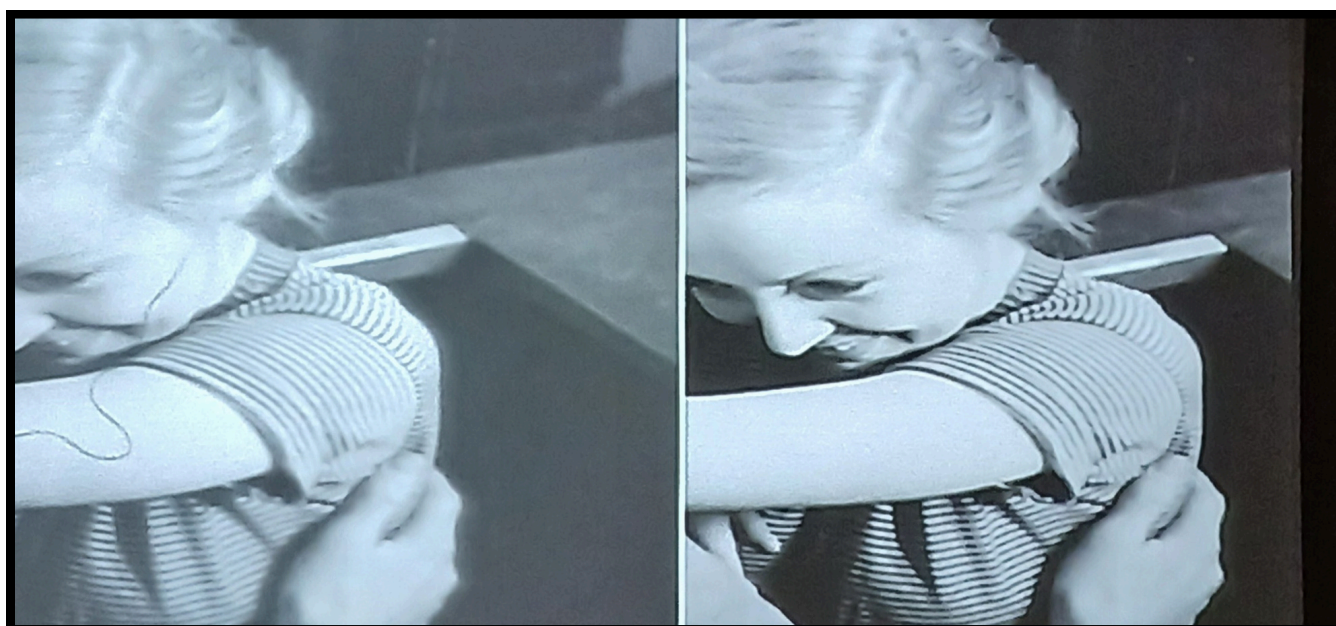
Le processus de restauration est bien trop complexe pour être totalement retranscrit dans cet article, mais les éléments les plus intéressants s'y trouvent tout de même. L'inspection du matériel est primordiale : on doit s'assurer de toutes les cassures et perforations pouvant affecter les bobines. Deux types de réparations existent : le scotch américain, long et épais, et le scotch français, pour les fissures plus fines. Labbouz a projeté quelques images, montrant des déchirures, brûlures et insectes écrasés sur le film. La restauration se confronte à toutes formes de problèmes, et se doit de proposer un visionnage brillant et subtil.

Les images qui précèdent et suivent la cassure doivent être méticuleusement analysées, pour un peaufinage expert du film. Souvent, si une fissure est trop grande ou une perforation brise la surface du film, ses images sont calquées et soignées. Le professionnel doit s'assurer que les tâches de poussière, blanches dans les films de couleurs, ne soient pas des éclats de lumières qui figurent sur le film. Il faut donc une attention incessante, un œil attentif aux moindres détails. Certains défauts, tels que des cheveux qui se glissent sur la bobine, sont sujets à débat dans le monde de la restauration. Labbouz défend l'idée que le cheveu n'est pas une volonté du réalisateur et donc doit être enlevé, alors que d'autres proposent que c'est une "tâche" de l'histoire et donc une importance que le réalisateur a décidé de garder.

« Quelles sont les couleurs primaires au cinéma ? » Cette question tourne dans l'esprit de chacun, nos yeux rivés sur l'écran et les images qui y défilent. Des propositions fusent, des esprits s'éclairent, des sourires se forment. La réponse est rouge, vert, bleu, « RVB » au cinéma. Le travail des couleurs, nommé l'étalonnage, est important, toujours employé avec la volonté de préservation de l'œuvre originale. Le processus, pour un film d'une heure et demie, dure six jours. L'image est souvent l'étape la plus complexe : le son, lui, ne dure pas plus de deux jours.

Nous sommes sortis de cette salle l'esprit rempli de questions et marqués par la passion de Labbouz, qui souligne l'importance de cet art mis en danger. L'ère du numérique annonce la retraite du trente-cinq millimètres. Heureusement, de grands réalisateurs tels que Tarantino et Nolan l'emploient toujours. Cela dit, avec l'avancée de l'Intelligence Artificielle et les conséquences écologiques qu'engendrent l'industrie du cinéma, je ne peux m'empêcher de me questionner sur l'éthique de cet art. Cette question est applicable à d'innombrables aspects de la vie, mais reste tout de même intéressante : quelles sont les limites de l'art dans la société moderne ?

Eleanor



Films en...



REPRISE



L'envolée par la métamorphose

Les Rêveurs d'Isabelle Carré est une adaptation cinématographique de son roman éponyme paru en 2018. Son premier film, sorti ce 12 novembre, met en exergue un sujet majeur dans notre société : celui de la détresse mentale et le questionnement de la prise en charge des jeunes en psychiatrie. En ce sens, dans cette comédie dramatique, Isabelle Carré nous témoigne de son expérience passée dans ce milieu ayant elle-même fait une tentative de suicide à 14 ans. De ce fait, ce film, agréablement doux, lève le voile avec finesse sur un sujet triste, les travers de la société à l'égard des enfants.

En revenant sur son enfance par l'introspection, la réalisatrice élabore un lien entre la pédopsychiatrie dans les années 1980 et l'approche de celle-ci de nos jours. Pour ce faire, elle oscille entre sa posture d'adulte devenant comédienne et ses souvenirs d'enfance dans les années folkloriques de cette époque. Les rêveurs au pluriel, c'est un travail autobiographique. En replongeant dans sa mémoire, elle met en scène son poste d'animatrice en proposant un travail d'écriture à des enfants internés à l'hôpital de Necker où elle résidait autrefois. Au contact de ces enfants, elle se replonge dans sa propre bataille face à sa prise en charge à l'hôpital.

Ce film fait honneur aux arts, particulièrement ceux du théâtre et de la musique, qui viennent clôturer l'histoire et qui permettent à Isabelle Carré de prendre son envol. Si pour la petite fille, qu'elle était, "la vie de rêve" était perçue comme "une vie rêvée", le film, bien que touchant, met en avant un message porteur d'espoir. Comme s'il nous insufflait : « Tu vas t'en sortir ! ». Ainsi, le message de fin résonne grandement avec les paroles chantées de Dalida par le personnage principal "Aller jusqu'au bout du rêve". Nous pouvons saluer le travail de la jeune actrice Tessa Dumon Janod incarnant le personnage de la réalisatrice jeune. Ce film empreint de vives émotions, laisse percevoir de multiples messages jouant avec nos propres sens. On est de ce fait projeté dans l'univers de ce film marquant et qui encourage à se métamorphoser grâce à l'art.



Seconde chance

La fonte des glaces est le second long-métrage de François Péloquin et sa femme Sarah Lévesque. Ce film prend ses racines dans les questionnements que peuvent rencontrer les parents vis-à-vis de l'éducation de leurs enfants : faut-il les punir ou les pardonner ? C'est toute la problématique que soulève le récit de Louise, une agente carcérale ayant la charge d'une aile de réhabilitation au sein d'une prison au Québec. Son quotidien va changer lorsqu'un nouveau détenu nommé Marc arrive et semble réfractaire à ses méthodes.

Louise s'affirme comme une femme compréhensive et progressiste dans un milieu violent et masculiniste. Dès la première scène où elle apparaît, elle arrive à calmer deux détenus sur le point de se battre sans utiliser la force, en opposition aux agents carcéraux. Elle favorise une approche thérapeutique avec ses détenus, ayant créé un groupe soudé qui travaille ensemble.

À l'inverse, Marc ne souhaite pas s'intégrer, mais petit à petit, il commence à s'ouvrir aux autres. Ce changement est visible au travers de la présence importante de la musique, puisqu'on apprend au début qu'il aime chanter seul. On voit cependant après un temps qu'il accepte de chanter un peu au karaoké avec les autres, jusqu'à finalement devenir le chanteur de leur groupe de musique.

Ce film pose aussi la question du traitement des détenus. Bien que les méthodes de Louise soient efficaces, elles sont perçues comme inutiles et trop coûteuses pour des personnes jugées comme étant des criminels. Mais elle persiste dans cette voie, souhaitant étendre son projet à une plus vaste échelle et ainsi offrir une seconde chance à plus de personnes. Il n'est pas vraiment question de réhabilitation, mais plutôt de transformation, ce qu'elle livrera à Marc dans un de leur échange au début de l'œuvre.

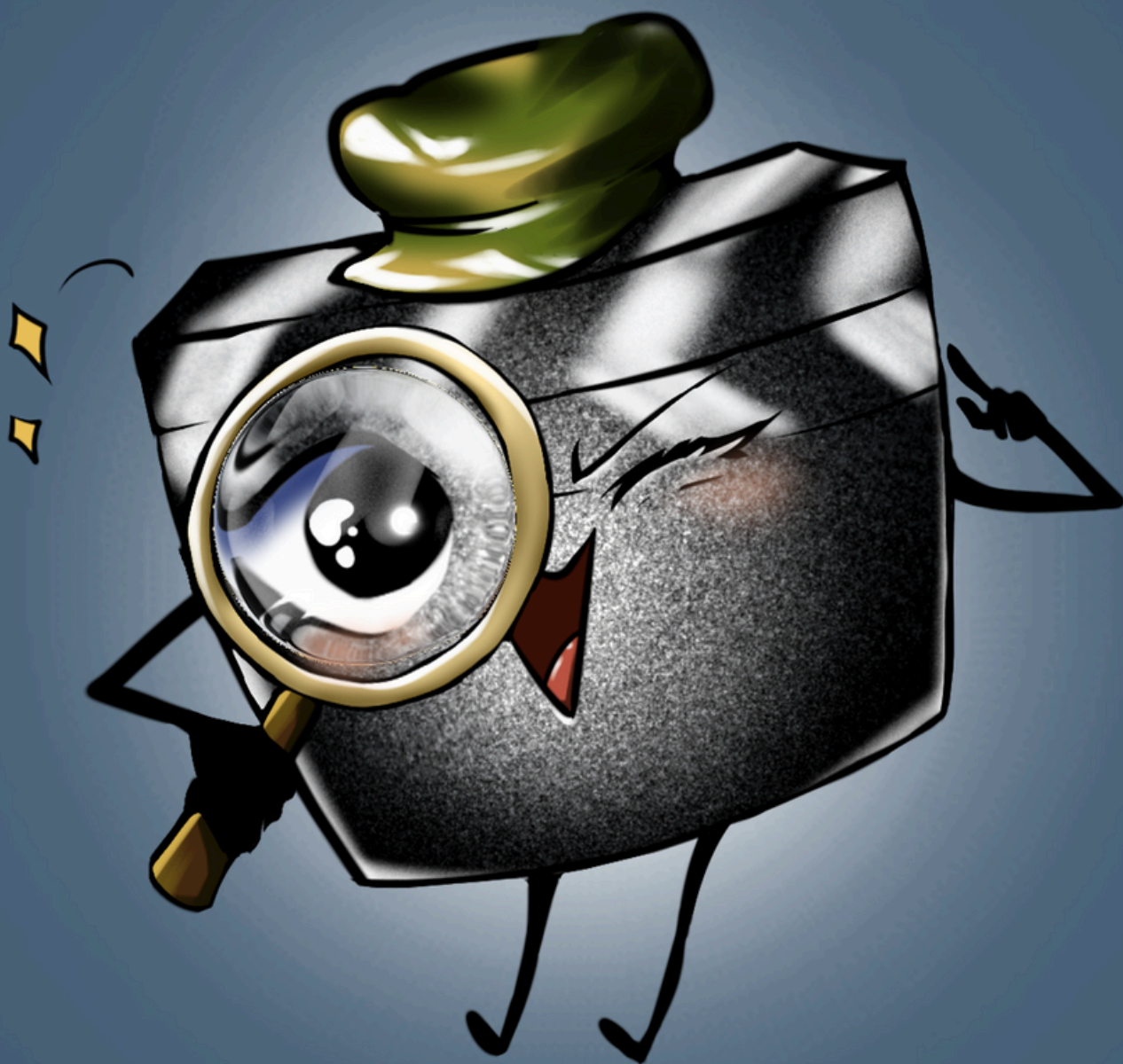
L'image de la banquise, annoncée par le titre, revient de façon récurrente dans ce film. On peut voir dans sa liquéfaction une métaphore du changement d'état mental pour les personnages, que ce soit pour les prisonniers comme pour Louise. Cette dernière, ayant été leur thérapeute, se retrouve elle-même à la place de patiente sans s'en rendre compte en les côtoyant.

La fonte des glaces est un film que nous trouvons percutant par le traitement de ses thématiques, ainsi que par les performances de Christine Beaulieu et de Lothaire Bluteau qui incarnent les deux personnages principaux. Comme l'a dit François Péloquin concernant la conclusion, il s'agit d'une "fin douce-amère" sur la difficulté et l'acceptation du changement.

Séville et Axel



Films en Avant-Première...



HORS COMPÉTITION

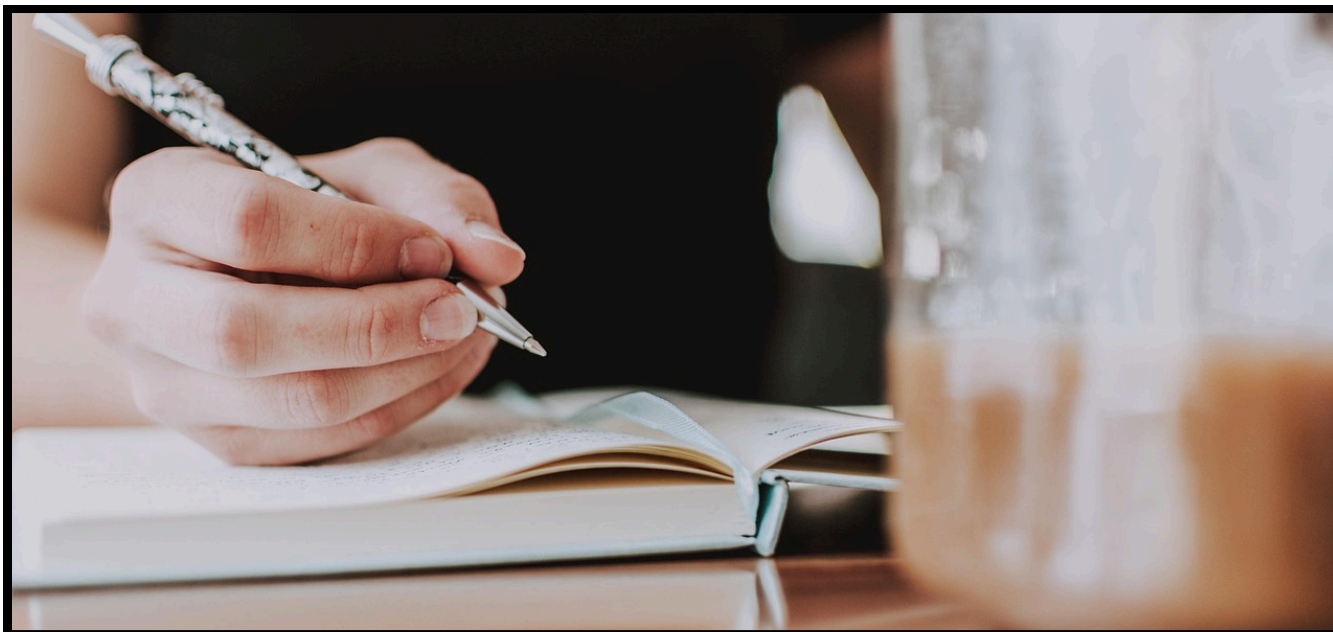


Un film d'animation excentrique

Planètes est un film d'animation dirigé par Momoko Seto, en partenariat avec le CNRS, paru en avant-première en 2025 et ayant été lauréat du Prix Paul Grimault à Annecy. L'histoire raconte le périple de quatre akènes de pissenlits, Dendelion, Baraban, Léonto et Taraxa, qui voyagent à travers l'univers après que leur terre natale ait été détruite par des bombes atomiques. Depuis le sol, ils s'envolent donc jusque dans l'espace, où ils tombent dans un oeil-trou-noir, et atterrissent enfin sur une planète colonisée par toute sorte d'être vivants. Ainsi, alors que les héros se sont sauvés in extremis d'une mort certaine, un autre problème se pose : celui de trouver sa place dans un nouveau milieu.

Planètes est un film qui nous montre non seulement la beauté de la nature dans son individualité autant que dans son environnement plus général, mais qui aborde aussi les sujets de déplacements forcés, pour cause de guerre ou de changement climatique. Ce long-métrage nous propose ainsi d'accompagner de manière métaphorique ces quatre akènes de pissenlit, et de nous mettre à leur place. Cependant, malgré sa beauté prenante, de par la qualité des caméras qui filment le changement de la nature, ou de l'acuité technologique dont dispose l'équipe du film, ce dernier perpétue des clichés avec la représentation des personnages.

Ainsi, nous retrouverons le héros principal et son acolyte, le timide, et leurs deux amis, l'un frêle, l'autre en surpoids. Bien sûr, la représentation est importante, mais si les caractéristiques physiques des personnages deviennent leur seule personnalité, un problème se pose, surtout lorsque les enfants sont le public cible. Nous retrouverons alors des blagues basées sur le physique, ainsi qu'un certain validisme, naturellement présent dans la nature, qui pourrait cependant être outrepassé dans le film. Ainsi, entre envie de bien faire et perpétuités des biais cinématographiques, *Planètes* est un film qui a l'air de se perdre dans ce qu'il dit, ce qui est dommage parce qu'il aurait du potentiel.



L'intimité des lecteurs

Le film documentaire *Écrire la vie : Annie Ernaux racontée par les lycéennes et les lycéens* de Claire Simon, survole l'œuvre de l'écrivaine à travers le prisme d'adolescents provenant de plusieurs lycées français. Dans le cadre des cours, ils ont étudié certains romans, tels que *L'Événement*, *La Femme gelée*, *La Place*, *Passion simple*... Le long métrage parcourt les échanges et les prises de parole de chaque élève lors d'un cours non conventionnel.

En effet, il laisse la place à l'individualité et à la sincérité grâce à des plans rapprochés sur leur visage, révélateurs des réactions honnêtes suscitées par leurs lectures des extraits. Ils capturent les regards fuyants, les moments de gêne et les rires, face à des sujets peu discutés en classe : sexualité, viol, avortement... Cependant, la caméra n'est pas intrusive, elle se fond dans le décor de la classe à la manière d'un élève...

Cet effet de sincérité est d'autant plus mis en avant par l'absence de mise en scène. Les élèves emploient une diction très naturelle avec tout ce qu'elle contient : leur vocabulaire parfois familier, leurs tics de langage... Cela permet donc de montrer que la lecture est accessible, tout le monde a la possibilité d'en parler et d'y prendre part, peu importe les origines sociales et le bagage culturel. Les prises de parole encadrées par les professeurs sont prolongées par des conversations extérieures, souvent dans la cour de récréation où les élèves poursuivent leurs réflexions littéraires.

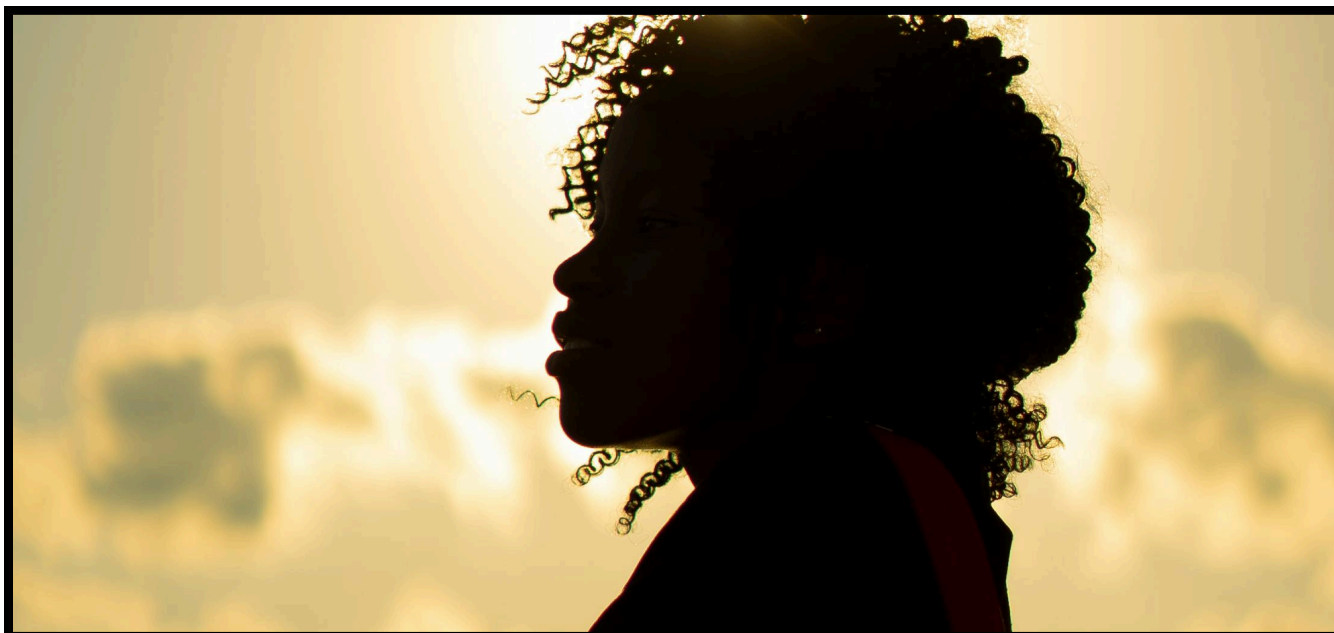
La maxime "Écrire la vie" d'Annie Ernaux prend tout son sens dans cette œuvre, il ne s'agit pas d'écrire une vie mais de refléter les existences collectives. Les élèves s'emparent des thématiques des romans de l'autrice, tel que le transfuge de classe, qui font facilement écho avec leur propre vie ou celle de leurs parents voire grands-parents. Ce sont de réels témoignages embrassant les complexités et questionnements propres à l'adolescence et à leurs racines. Par exemple, les

élèves d'un lycée de Guyane lient l'usage du patois de l'écrivaine avec la langue créole, deux langues peu valorisées dans les contextes culturels. La pluralité des lycéens révèle la variété des sensibilités littéraires, illustrant ainsi la volonté d'Annie Ernaux de décrire la diversité des existences.

Pas besoin d'avoir lu toute une bibliographie pour apprécier les messages du documentaire, il s'agit de saisir la portée humaine avant la littérature. L'étude littéraire des romans autobiographiques de l'écrivaine dérive naturellement sur une entrée dans l'intimité. Lire Annie Ernaux, c'est sortir de la solitude, rencontrer l'altérité, tisser des liens interpersonnels.

Margaux et Morgane





L'espoir au féminin

Sélectionné dans la section « Un Certain Regard » au Festival de Cannes 2025, *Promis le ciel* de la réalisatrice franco-tunisienne Erige Sehiri est une œuvre ambivalente. À la fois dur et plein d'espoir, ce film dresse le portrait sensible de trois femmes Ivoiriennes colocataires à Tunis et liées par l'infortune : Marie, une pasteure qui incarne la foi, Naney, une jeune mère essayant tant bien que mal d'assurer un avenir à sa fille restée en Côte d'Ivoire, et Jolie, une étudiante déterminée à réussir pensant que ses papiers la protègent du racisme ambiant.

L'harmonie fragile de ce foyer est bouleversée lorsque Kenza, quatre ans, se révélant être l'unique rescapée d'un naufrage, est confiée à Marie. Erige Sehiri dépeint avec brio les instants de rire, la solidarité féminine, mais également l'angoisse omniprésente d'un futur incertain. Garder Kenza ou la remettre aux autorités ? Voici le dilemme qui plane comme une menace tout au long du film. Les gros plans et les champs contre-champs offrent un regard sensible sur ces visages féminins où se lisent la tendresse, la peur et la résilience. L'innocence de Kenza contraste avec la violence du monde adulte où le climat social tunisien devient de plus en plus préoccupant. La pureté de l'enfance est une bouée de sauvetage pour les trois femmes en leur permettant d'échapper pour quelques instants à leurs problèmes respectifs.

Chaque jour est une lutte. Néanmoins, au milieu de ces zones d'ombre, persiste la lumière de la foi où Dieu demeure une certitude inébranlable. La religion est présentée comme un pilier communautaire où l'entraide et la spiritualité donnent espoir. Ce film se place comme une fresque sociale capturant avec justesse les réalités complexes de la migration africaine et nous ouvrant une fenêtre sur la géopolitique actuelle. Nous vous invitons à retrouver nos trois héroïnes en salle le 28 janvier 2026, une date à ne pas oublier pour découvrir un film poignant par son humanité. D'une part par la puissance de son récit et, d'autre part, par la finesse du jeu des actrices, *Promis le ciel* saura vous laisser rempli d'espoir.



Entre drôlerie et violence : un regard élargi

Il y a des films qui naissent d'un combat, et *Animal Totem* en est l'illustration éclatante. Son réalisateur et scénariste, Benoît Delépine, installé en Charente, n'a pas cherché à inventer une fiction détachée du réel : il a d'abord observé les gens, la vie, les tensions de son territoire. Puis, face à une lutte contre une usine chimique, il a trouvé nécessaire d'écrire et de réaliser seul ce film, sans son co-réalisateur habituel, Gustave Kervern. Cette origine militante confère à *Animal Totem* une densité rare : derrière chaque plan, on devine l'urgence de dire, de transmettre, de résister !

Le slogan de l'affiche "Entre James Bond et Jacques Tatie", semble condenser cette énergie : une promesse de cinéma qui ne se contente pas de raconter, mais qui interpelle. Monique Martin, organisatrice des Œillades, parle d'un univers « très touchant ». Elle a raison : le film oscille entre drôlerie et violence, entre tendresse et brutalité. Cette tension fait sa force : on rit parfois, on est souvent ému, mais on ne sort jamais indemne. Le spectateur est pris dans un mouvement qui le bouscule autant qu'il s'élargit.

Animal Totem assume cette balade au sein des émotions dès son générique de début en nous invitant à vivre l'expérience du visionnage d'*Animal Totem* sous la forme d'un "conte" réalisé par Benoît Delépine, invitant de plus le spectateur à tirer des enseignements au cœur de la narration. Car *Animal Totem* ne se limite pas au récit d'un combat humain. Il rappelle aussi le regard des animaux sur la nature et leur environnement. Il rend les animaux narrateurs du film par l'usage de modification de l'image selon le prisme de différentes espèces : les élans, par exemple, avec leurs pupilles larges, semblent incarner une autre manière de percevoir le monde.

Ainsi flou, diverses nuances de couleurs, hauteurs et mouvements de caméra se succèdent, permettant de donner à voir ceux que l'on oublie trop aisément, nous invitant à ouvrir une réflexion

sur notre propre regard, trop souvent rétréci par l'habitude. Le film invite à décaler notre vision, à adopter une pupille plus vaste, plus attentive. Sur le plan formel, l'œuvre surprend par son recours à la prise de vue anamorphique. Ce procédé, qui consiste à comprimer l'image lors du tournage pour la dilater ensuite à la projection, offre une amplitude visuelle horizontale singulière. Rarement utilisé dans les longs-métrages, il déploie ici une profondeur et une largeur qui élargissent littéralement le champ du regard. On ne voit pas seulement un film : on découvre une forme de cinéma qui ouvre l'espace et l'esprit.

De plus, cette technique offre à voir des plans sur la nature qui semble occuper le rôle principal tant elle est présente à l'écran, même Darius ne semble être qu'un point à l'écran. Le conte se transforme ainsi en ode à la nature, rappelant à son spectateur la beauté de ce qui l'entoure, beauté qui peut être à tout instant détruite par l'être humain.

Enfin, *Animal Totem* n'oublie pas de susciter le sourire, mais cette fois c'est le spectateur qui s'en charge. Au sortir de la projection, on se fait même une drôle de remarque, souhaitant à vos valises une solidité au moins égale à celle du personnage principal. Une façon de prolonger l'esprit du film par un clin d'œil complice, comme pour rappeler que le cinéma se vit aussi dans l'échange et l'humour partagé. *Animal Totem* est une œuvre singulière : née d'un combat, réalisée dans la solitude, mais ouverte à tous par son humour, sa violence, sa tendresse et son regard élargi.

Elwynn et Evaelle





LE SAVIEZ-VOUS ?

De l'idée au grand écran,
tout un art s'instaure !



On croit souvent qu'un film se fabrique comme une recette simple : un scénario, quelques acteurs, une caméra, et hop ! Pourtant, la réalité est bien plus complexe, et parfois plus drôle. La création d'un film ressemble à une gigantesque machine où chaque rouage compte.

Tout commence par une idée. Elle peut surgir d'un rêve, d'une conversation ou même d'un fait divers. Mais avant de devenir images, cette idée doit passer par l'étape du scénario. Et là, surprise : un scénario n'est jamais figé. Il se réécrit sans cesse, parfois jusqu'au dernier jour de tournage. Certains réalisateurs avouent même qu'ils improvisent des dialogues sur place, selon l'humeur des acteurs ou la météo. Puis vient le financement. Eh oui, le cinéma coûte cher ! Entre les décors, les costumes, les salaires et les effets spéciaux, il faut convaincre des producteurs que votre histoire mérite d'exister. On dit souvent que le cinéma est un art, mais c'est aussi une affaire de chiffres.

Le tournage, lui, est une aventure en soi. Contrairement à ce qu'on imagine, les scènes ne sont pas filmées dans l'ordre. On commence parfois par la fin, parce que le décor est disponible ou que la lumière est parfaite. Résultat : les acteurs doivent jouer leurs émotions à l'envers, comme si vous deviez pleurer avant d'avoir entendu la mauvaise nouvelle.

Et puis il y a les imprévus : une pluie torrentielle qui ruine une journée de tournage, un avion qui passe au mauvais moment, ou un acteur qui oublie son texte. Le cinéma, c'est aussi l'art de transformer les catastrophes en trouvailles.

Une fois les images captées, le montage prend le relais. C'est là que le film « naît » vraiment. On coupe, on assemble, on ajoute une musique, on choisit le rythme. Certains disent que le montage est une seconde écriture : il peut transformer une comédie en drame, ou un drame en thriller.

Enfin, le film sort en salle. Mais même là, l'aventure continue : festivals, critiques, spectateurs... chacun apporte son regard. Et c'est peut-être ça, la magie du cinéma : une œuvre née d'un travail collectif, qui finit par appartenir à tous.

Alors, la prochaine fois que vous verrez défiler un générique qui vous semble interminable, souvenez-vous : derrière chaque nom, il y a une histoire, une énergie, parfois des nuits blanches. Le cinéma n'est pas seulement ce que l'on voit à l'écran : c'est une aventure humaine, pleine de chaos, de rires et de miracles. Et cette aventure ne s'arrête pas là ! Comme l'a montré la masterclass *Comment restaurer un film* lors du festival, il existe aussi un art de la renaissance. Restaurer, c'est sauver des images fragiles, redonner vie à des œuvres oubliées et prolonger la mémoire collective. Le cinéma, c'est donc autant la création que la préservation : une double magie qui nous relie au passé autant qu'au présent.

Elwynn

La programmation d'aujourd'hui :

Enzo, 9h15 Cinéma SNA-Tarn Salle Arcé

Compétition de court-métrages, 9h15 Cinéma CGR Lapérouse

Amélie ou la Métaphysique des Tubes, 13h45 Cinéma CGR Lapérouse

Marcel et Monsieur Pagnol, 13h45 Cinéma SNA-Tarn Salle Arcé

Grand Ciel, 18h15 Cinéma SNA-Tarn Salle Arcé

Ma Frère, 18h15 Cinéma CGR Lapérouse

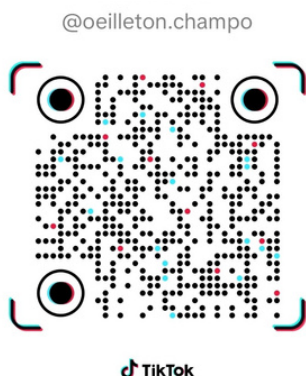
La Danse des Renards, 21h Cinéma SNA-Tarn Salle Arcé

Qui brille au combat, 21h Cinéma CGR Cordeliers

Des évènements à ne pas manquer !

Les actions ciné-collèges, 9h15 Cinéma CGR Lapérouse

Suivez-nous sur les réseaux !



A pair of red curtains with gold-colored ties and trim, framing a central dark grey area. The curtains are drawn back, revealing a list of names.

Séville

Coraline

Asmah

Jeanne

Corenthin

Quentin

Elwynn

Margaux

Anaëlle

Evaelle

Eleanor

Morgane

Assya

Jade

Axel

Un grand merci à l'équipe de ce numéro
de l'Éilleton !